

# L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINNE

1763-1789

présenté  
par André Kaspi



**a** COLLECTION  
ARCHIVES

Extrait de la publication









André Kaspi  
est maître de conférences  
à l'université de Lille III.  
L'essentiel de ses recherches porte  
sur l'histoire des États-Unis  
et des relations franco-américaines.  
Il a notamment publié  
*La Mission de Jean Monnet à Alger en 1943*,  
Éditions Richelieu, 1971,  
et *La Vie politique aux États-Unis*,  
Colin, 1973. Sa thèse sur le concours américain  
à la France en 1917-1918 vient de paraître  
sous le titre, *Le Temps des Américains*.  
Publications de la Sorbonne.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard/Julliard, 1976.

...

## L'Amérique coloniale

*En 1763 les Anglais viennent de remporter une victoire décisive. Après un siècle d'âpres rivalités et dix ans de combats acharnés, ils ont chassé d'Amérique du Nord leurs concurrents les plus dangereux, les Français. La vallée du Saint-Laurent, celle de l'Ohio, la région des Grands Lacs sont désormais britanniques. De la pointe de la Floride à la baie d'Hudson, de l'Atlantique au Mississippi, aucune menace extérieure ne pèse plus sur cet Empire américain. Et ce n'est pas l'Espagnol, trop faible à présent, plus préoccupé de conserver que d'acquérir, qui, à l'ouest du Mississippi, pourrait faire peur. Entre les Appalaches et l'océan, les treize colonies (New Hampshire, Massachusetts, Rhode Island, Connecticut, New York, New Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud et Georgie) continueront dans la paix retrouvée à se peupler et à prospérer.*

### Une conquête au hasard

*Pour obtenir ce résultat, il a fallu 150 ans à l'Angleterre. Imaginons le nord du continent américain au début du XVII<sup>e</sup> siècle : 1 000 000 d'Indiens peut-être, disséminés de l'Atlantique au Pacifique, séparés par des différences linguistiques et culturelles, ignorant tout des progrès techniques que les Européens ont accomplis; des Espagnols, installés au sud du Rio Grande et en Floride; des Français, très peu nombreux, qui ont pris pied dans la vallée du Saint-*

*Laurent; point d'Anglais. L'Amérique du Nord, dont on ignore encore les contours, l'étendue et a fortiori les ressources, s'offre aux appétits de l'Europe occidentale. John Cabot a exploré les côtes orientales à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Puis, pendant près d'un siècle, les Anglais se tiennent à l'écart des aventures coloniales. En 1578 et 1583, sir Humphrey Gilbert tente de fonder, du côté de Terre-Neuve, un établissement; en vain. En 1584, son demi-frère, sir Walter Raleigh, reprend le projet, débarque dans l'île de Roanoke, au large de la Caroline du Nord, baptise cette région « Virginie » en l'honneur de la reine Elisabeth et laisse quelques colons qui ne survivent pas plus de trois années. Mais déjà les récits de voyages se multiplient et embellissent la réalité : le mythe de l'Amérique est aussi vieux que l'Amérique elle-même. En 1606, des marchands demandent et obtiennent de la Couronne des chartes de colonisation. Deux compagnies de Virginie se créent : l'une, qui rassemble des capitalistes de Londres, reçoit l'autorisation d'exploiter la région comprise entre le 34<sup>e</sup> et le 41<sup>e</sup> parallèle; l'autre, dont le siège est à Plymouth, peut mettre en valeur le territoire qui s'étend du 38<sup>e</sup> au 45<sup>e</sup> parallèle; une distance de 100 milles doit séparer les installations des deux rivales. Le peuplement de l'Amérique anglaise commence. Londres n'a pourtant élaboré aucun plan de colonisation. Tout au plus le gouvernement royal s'est-il attribué sans scrupules la souveraineté sur des terres lointaines et inconnues et donne-t-il sa bénédiction à des « marchands-aventuriers ». Pour le reste, il laisse faire. Deux exemples sont significatifs.*

*La compagnie de Londres équipe trois vaisseaux qui atteignent le Nouveau Monde en avril 1607, pénètrent dans la baie de Chesapeake et débarquent leurs passagers près d'un cours d'eau qu'on appelle la James, pour rendre hommage à James I<sup>er</sup>. Un petit village, Jamestown, est rapidement construit. Mais les colons résistent mal aux intempéries, à la nature, aux maladies : ils étaient 105 et ne sont plus, sept mois après leur arrivée, que 32. Des renforts leur parviennent en 1608 : à leur tête, le capitaine John Smith, le leader providentiel qui comprend vite que*

*la colonie doit subsister par ses propres moyens et non se contenter de servir d'intermédiaire entre les Indiens et la métropole. Smith gouverne sa troupe avec une poigne de fer et explore les environs. Il n'empêche que ce qui sauve ses compagnons, c'est le tabac. Si l'on en croit la légende, l'un d'eux, John Rolfe, s'éprit d'une princesse indienne, Pocahontas. Elle lui fit découvrir une plante curieuse que les Indiens fumaient et utilisaient comme stupéfiant. Rolfe expédia quelques feuilles en Angleterre où l'on ne tarda pas à s'enthousiasmer. Les colons se lancèrent dans la monoculture, au point que les habitants de Jamestown, soucieux de ne perdre aucun espace, cultivaient le tabac jusque dans les rues. Quoi qu'il en soit, l'avenir de la Virginie était désormais assuré.*

*La compagnie de Plymouth eut moins de chance. Elle commence par financer des explorations qui donnent de médiocres résultats. Son territoire possède, semble-t-il, des ressources très limitées, à l'exception des pêcheries qui promettent de fournir de grosses quantités de morues. La colonisation provient d'une erreur de navigation. Les Pèlerins, en effet, qui séparés de l'Église anglicane se sont établis en Hollande depuis plus de dix ans, constituent avec la compagnie de Londres — et non celle de Plymouth — une société par actions pour installer en Amérique, en Virginie croyaient-ils, une Nouvelle Sion, loin de l'Europe décadente et corrompue, à l'abri des guerres. Le 22 juillet 1620, ils partent pour l'Angleterre où ils montent à bord du Mayflower, un navire de 180 tonnes. En deux mois ils traversent l'océan et le 11 décembre sont en vue du cap Cod, beaucoup plus au nord que leur destination primitive \*, dans ce pays que John Smith a nommé en 1614 la Nouvelle-Angleterre. Ils débarquent le 25 décembre et bâtissent Plymouth. Leur premier hiver en Amérique est particulièrement difficile :*

\* Avant de s'établir dans une région qui ne relève pas de la compagnie de Londres, les Pèlerins rédigent et signent à bord du *Mayflower*, le 21 novembre 1620, un « compact », c'est-à-dire un accord qui institue un gouvernement civil chargé d'élaborer « des lois justes et égales ».

## 11 L'Amérique coloniale

Que découvraient-ils d'autre qu'une étendue sauvage, hideuse et désolée, pleine d'animaux et d'hommes sauvages, dont ils ignoraient même le nombre. [...] Derrière eux, il y avait le formidable océan qu'ils venaient de franchir et qui les séparait maintenant de toutes les parties civilisées du monde<sup>1</sup>.

*Le seul recours dans cette détresse, c'est Dieu; la seule arme, la prière. Tant bien que mal, les Pèlerins survivent et la colonie se maintient jusqu'à ce qu'elle soit absorbée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par le Massachusetts.*

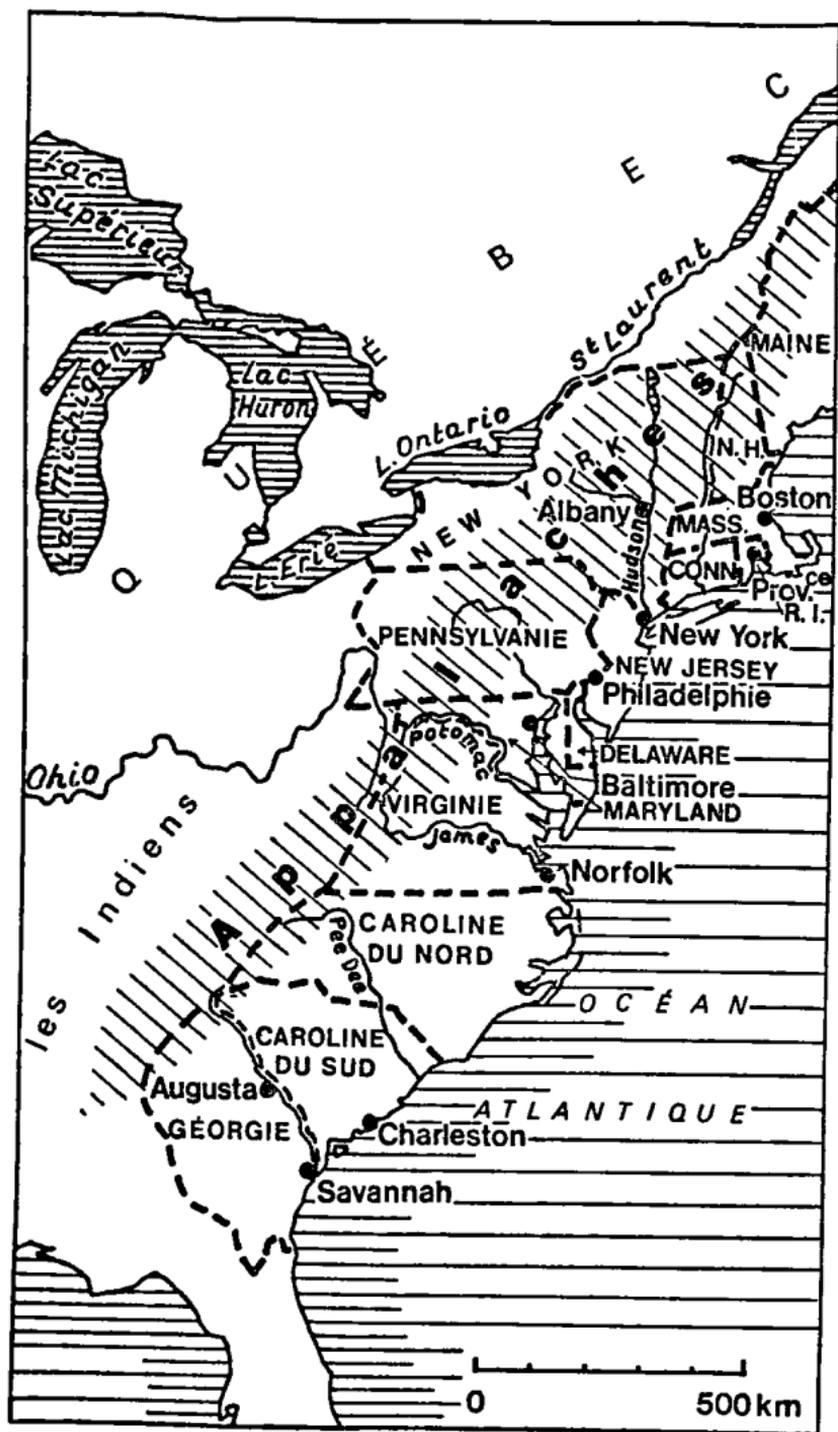
*On pourrait allonger la liste des exemples : c'est bien le hasard qui tient lieu de pensée politique. Les puritains ou congrégationalistes, qu'il ne faut pas confondre avec les Pèlerins, s'installent dans la baie du Massachusetts en 1630 et fondent Boston, puis essaient dans la vallée de la Connecticut, dans le Rhode Island, le New Hampshire et annexent le Maine. S'ils ont quitté l'Angleterre, ce n'est point sous la contrainte, mais pour échapper aux réformes de l'archevêque Laud. Et s'ils émigrent, c'est avec leur fortune et leur volonté de réussir leur vie matérielle et spirituelle. En 1632, lord Baltimore obtient du roi un territoire qui se situe entre le Potomac et le 40<sup>e</sup> parallèle. Catholique, il donne à sa propriété le nom de Maryland, ce qui lui permet d'honorer simultanément la reine Henriette-Marie et la mère de Jésus. Sa première intention est d'offrir un refuge à ses coreligionnaires persécutés, mais il constate qu'il vaut mieux, pour atteindre la prospérité, ouvrir la colonie à toutes les religions. Le New Jersey est attribué en 1664 à deux favoris du duc d'York. La même année, les Anglais prennent aux Hollandais la vallée de l'Hudson et l'île de Manhattan : la Nouvelle Amsterdam devient New York. En 1682, Charles II s'acquitte d'une dette en faisant de William Penn le propriétaire de ce qui sera la Pennsylvanie, un abri pour les quakers; le Delaware s'en détache en 1702-1704. Les deux Carolines sont fondées entre 1663 et 1665 : là encore le roi cède aux instances de quelques courtisans. Enfin, en 1732, James Edward Oglethorpe fonde la Georgie au profit des débiteurs emprisonnés.*

## Un peuple d'émigrants

*Sans le vouloir expressément, l'Angleterre a peuplé ses colonies américaines. Leur essor démographique est d'ailleurs impressionnant : elles sont passées de 4 700 habitants en 1630 à 2 780 000 en 1780; lorsqu'elle procède à son premier recensement en 1790, la jeune république des États-Unis compte près de 4 000 000 d'habitants.*

*On connaît l'origine nationale de la population blanche en 1790 : 60,9 % des Américains viennent d'Angleterre, 8,3 % d'Écosse, 6 % de l'Irlande du Nord et 3,7 % du reste de l'Irlande, 8,7 % d'Allemagne, 3,4 % de Hollande, 1,7 % de France, etc. Près de quatre Américains sur cinq sont alors originaires des Iles britanniques. Encore faudrait-il savoir ce qui explique la migration transatlantique. De l'Amérique, on connaît en Europe ce qu'en rapporte la rumeur : Je te le dis, déclare un personnage de comédie, l'or est plus abondant là-bas que le cuivre ici; et pour tout le cuivre rouge que je pourrai apporter, j'obtiendrai trois fois plus d'or<sup>3</sup>.*

*Au cours du mois de juin 1632, écrit Thomas Morton, l'un des fondateurs de la colonie du Massachusetts, j'eus la chance d'arriver dans la région de la Nouvelle-Angleterre avec 30 serviteurs et des provisions de toutes sortes pour m'y établir. Pendant que l'on construisait nos maisons, j'entrepris de jeter un coup d'œil sur le pays. Plus je le regardais, plus je l'aimais. Et quand j'eus plus sérieusement considéré la beauté du lieu avec tous ses attraits, je ne pensai pas que dans le monde connu on puisse le comparer à quoi que ce soit d'autre, avec ses nombreux bosquets d'arbres, ses collines finement arrondies, ses bonnes et grandes plaines délicates, ses douces fontaines de cristal, ses cours d'eau clairs qui dessinent de fins méandres à travers les prés, font un murmure si doux qu'ils berceraient délicieusement les sens tant ils glissent aima-*



	1630	1660	1690	1720	1750	1780	1790
Mainé	400					49 133	96 540
New Hampshire	500	1 555	4 164	9 375	27 505	87 802	141 885
Vermont						47 620	85 425
Plymouth	390	1 980	7 424				
Massachusetts	506	20 082	49 504	91 008	188 000	268 627	378 787
Rhode Island		2 155	4 224	11 680	33 226	52 246	68 825
Connecticut		7 980	21 645	58 830	111 280	206 701	237 946
New York	350	4 936	13 909	36 919	76 696	210 541	340 120
New Jersey			8 000	29 808	71 393	139 627	184 129
Pennsylvania			11 450	30 962	119 666	327 305	434 373
Delaware		540	1 482	5 385	28 704	45 385	59 096
Maryland		8 426	24 024	66 133	141 073	245 474	319 728
Virginie	2 500	27 020	53 046	87 757	231 033	538 004	691 737 *
Caroline N.		1 000	7 600	21 270	72 984	270 133	393 751
Caroline S.			3 900	17 048	64 000	180 000	249 073
Georgie					5 200	58 071	82 548
Kentucky						45 000	73 677
Tennessee						10 000	35 691
<b>TOTAL</b>	<b>4 646</b>	<b>75 058</b>	<b>210 372</b>	<b>466 185</b>	<b>1 170 760</b>	<b>2 780 369</b>	<b>3 929 214</b>

(\*) plus 55 873 pour la partie occidentale de la Virginie.

blement sur les cailloux en se précipitant gaiement pour confluer et en courant main dans la main jusqu'au royaume de Neptune pour lui payer le tribut annuel qu'ils doivent au maître souverain de toutes les sources. J'observai ensuite les dimensions de la terre, les oiseaux en abondance, la multitude des poissons. Je découvris par millions des colombes à tortue sur les branches vertes, becquetant des grappes de fruits mûrs que portaient des arbres luxuriants dont la charge faisait courber les branches. Disséminés ici et là en pouvait voir des lys et des lauriers qui faisaient ressembler cette région au Paradis, car à mes yeux c'était un chef-d'œuvre de la nature. Si cette terre n'est pas riche, alors le monde entier est pauvre<sup>4</sup>.

*L'Amérique, Terre promise, nouvelle Canaan où coulent le lait et le miel...*

*Les Anglais sont sensibles à cette publicité, parce que leur royaume est à la fois troublé et prospère. La bourgeoisie a tiré de gros profits du commerce de la laine et des aventures maritimes. Elle accapare les terres, clôture les prés communaux, étend l'agriculture commerciale aux dépens de l'agriculture de subsistance. Les capitaux qu'elle accumule, elle cherche à les investir outre-mer, dans cette fabuleuse Amérique qui porte de plantureux champs de tabac, dont les côtes sont si abondamment poissonneuses. Les candidats à l'émigration ne manquent pas : puritains et Pèlerins soucieux de préserver leurs convictions, quakers et catholiques qui subissent des pratiques discriminatoires, les laissés-pour-compte de la prospérité, les pauvres et les vagabonds, les petits propriétaires réduits au rang de tenanciers, les Écossais d'Irlande accablés par des loyers trop élevés, les partisans de Charles I<sup>er</sup> lorsque Cromwell prend le pouvoir, ceux de Cromwell après la restauration de la monarchie, ceux de Jacques II au lendemain de la révolution de 1688, les Écossais et les Irlandais qui ne se résignent pas à devenir des sujets de l'Angleterre, et en Europe les victimes de l'intolérance, des guerres, des révoltes et du mirage américain. Refuge pour les minorités opprimées*

*ou nouvel Eldorado aux richesses inépuisables ? L'Amérique n'a jamais cessé d'être les deux à la fois. Et pourtant, le voyage d'une rive à l'autre de l'Atlantique est alors une longue épreuve, à laquelle beaucoup ne survivent pas. C'est que les navires sont petits et résistent mal aux tempêtes. A bord, les conditions de vie sont détestables.*

Le navire est rempli de signes pitoyables de détresse : des odeurs, des relents, des horreurs, des vomissures, toutes les sortes de mal de mer, la fièvre, la dysenterie, les maux de tête, la chaleur, la constipation, les infections, le scorbut, les tumeurs, les affections buccales et d'autres maladies semblables qui résultent de l'état avarié et de la forte teneur en sel de la nourriture, particulièrement de la viande, ainsi que de l'eau très mauvaise et sale, ce qui provoque la destruction et la mort misérable de beaucoup. Ajoutez à cela le manque de nourriture, la faim, la soif, le froid, la chaleur, l'humidité, la peur, les vexations, les lamentations et d'autres ennuis<sup>5</sup>.

*Émigre qui veut, émigre qui peut. Le gouvernement royal n'assume nullement les frais du passage. Il faut payer le capitaine et subir, en cours de route, les conséquences de son avidité insatiable. L'émigrant vend ses biens, laisse quelquefois au pays femme et enfants en attendant de les faire venir en Amérique. Si malgré tout l'argent lui manque, il peut conclure un marché avec le capitaine : il signe un contrat de serviteur et abandonne, pour obtenir la gratuité du voyage, sa liberté. En Amérique, le capitaine le vend comme esclave, étant entendu que cette forme de servitude est temporaire et ne dépasse pas sept ans. Parmi les immigrants, deux groupes font exception. Le premier est composé de forçats et de condamnés à mort graciés. La métropole s'en débarrasse en les « déportant » dans les colonies : 50 000 « convicts », estime-t-on, sont ainsi devenus américains. Les Noirs forment le deuxième groupe. En 1619, un navire hollandais débarque en Virginie une cargaison de 20 esclaves africains. La traite est un commerce*

*profitable : les marchands de Nouvelle-Angleterre et ceux de Grande-Bretagne la pratiquent régulièrement; et en 1780, 575 420 Noirs travaillent en Amérique du Nord, dont plus de 80 % dans le Sud. Pour eux, la servitude est — à quelques exceptions près — définitive.*

## **Le système colonial**

*Entre l'Angleterre et ses colonies américaines, les liens politiques et économiques sont complexes. Personne ne conteste la souveraineté de la métropole, mais le roi, le Parlement, le secrétaire d'État pour le Département du sud de l'Europe, le Board of Trade (créé en 1696) se partagent une autorité mal définie. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, huit des treize colonies sont dites royales; trois (le Maryland, la Pennsylvanie, le Delaware) appartiennent à des « lords propriétaires » qui ont reçu leurs pouvoirs du roi; les deux autres (le Connecticut et le Rhode Island), tout en reconnaissant l'autorité suprême de Londres, ont le droit, suivant leurs chartes, de s'administrer seules. Partout, c'est le principe du self-government qui l'emporte. Le gouverneur, qu'il soit nommé par le roi, par les « propriétaires » ou par les assemblées locales, exerce le pouvoir exécutif, convoque les législateurs et peut apposer son veto absolu sur leurs décisions, nomme les fonctionnaires, commande à la milice et à la flotte. Il prend conseil d'une haute assemblée (sauf en Pennsylvanie), dont les membres, désignés par l'Exécutif, appartiennent à l'aristocratie. La chambre basse est élue, suivant des modalités qui varient d'une colonie à l'autre : le suffrage, censitaire, est réservé à ceux qui détiennent une propriété foncière, à condition qu'ils ne soient ni noir, ni indien, ni serviteur sous contrat, à condition encore qu'ils soient chrétiens, quelquefois protestants ou, dans le Massachusetts, puritains. D'après des études récentes, le cens électoral est relativement bas en Nouvelle-Angleterre, plus élevé dans le Sud. Cette assemblée — la Chambre des Bourgeois en Virginie ou Chambre des Délégués dans le Maryland, par exemple —*

*légifère pour la colonie, contrôle le budget et les dépenses et débat des affaires publiques sans contraintes. En théorie, les lois qu'elle vote sont soumises à l'approbation du Board of Trade. Dans la plupart des cas, elle fait ce qu'elle veut : les distances sont trop grandes pour que le contrôle soit efficace. Il est évident que le gouvernement royal brille par son absence, ou du moins par sa discrétion. Des tensions, des querelles surgissent parfois entre le gouverneur et la chambre basse : Londres répugne à s'en mêler, que ce soit par habileté ou par indifférence.*

*Sur le plan économique, en revanche, l'Angleterre entend bien tirer profit des richesses de ses colonies et ne veut les partager avec aucune autre puissance. Comme l'Espagne et la France dans leur Empire, elle applique une réglementation mercantiliste. Elle s'efforce, en premier lieu, de protéger sa flotte de commerce, dont le développement est menacé par le dynamisme et l'ubiquité des Hollandais, ces « rouliers des mers » du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi depuis 1645 une série d'actes de navigation définit les conditions du commerce impérial. Le plus important est celui de 1660, qui vise à encourager et à accroître la marine marchande du royaume :*

A partir du premier jour de décembre 1660 et dorénavant, aucune marchandise ni aucun produit ne seront importés dans les terres, les îles, les plantations et les territoires en Asie, en Afrique ou en Amérique qui appartiennent ou appartiendront au roi, à ses héritiers et à ses successeurs, qui sont ou seront en sa (ou en leur) possession, ni n'en seront exportés sur d'autres navires ou vaisseaux que ceux qui appartiennent réellement et sans tromperie au peuple d'Angleterre ou d'Irlande, au dominion du Pays de Galles ou à la ville de Berwick sur la Tweed ou bien qui ont été construits dans les terres, îles, plantations et territoires ci-dessus mentionnés et y appartiennent à des propriétaires en titre, étant entendu que le maître d'équipage et les trois quarts des matelots au moins sont anglais <sup>6</sup>.

*Ce n'est pas tout. L'Angleterre se réserve l'acquisition des produits coloniaux dont elle a besoin :*

A partir du 1<sup>er</sup> avril 1661, les sucres, le tabac, le coton l'indigo, le gingembre, le fustoc ou d'autres bois tinctoriaux qui poussent, sont produits ou préparés dans les plantations anglaises d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique ne pourront être transportés ou expédiés desdites plantations anglaises en un autre lieu [...] que dans d'autres plantations anglaises appartenant à Sa Majesté.

*La liste énumérative s'allonge un peu plus tard et comprend, en outre, le riz, les mélasses, le chanvre, les produits de calfatage des bateaux, les fourrures, le cuivre. Inversement, les colonies ne peuvent rien acheter à l'étranger, à moins que les produits n'aient préalablement transité dans un port de la métropole et acquitté des droits de douane. A cette règle il existe des exceptions : pour les vins de Madère et des Açores, le sel européen, le sucre des Antilles non britanniques qui, depuis 1733, est frappé d'un droit d'importation de six pence par gallon.*

*L'Angleterre se livrerait-elle à une rigoureuse exploitation économique de ses colonies ? Il ne faut pas dramatiser. La société américaine du XVIII<sup>e</sup> siècle est essentiellement rurale. En 1775 la plus grande ville, Philadelphie, compte 40 000 habitants. New York, qui vient de connaître un remarquable essor, ne dépasse pas 25 000 habitants. Boston, Charleston en Caroline du Sud, Newport dans le Rhode Island rassemblent à elles trois moins de 40 000 personnes. Neuf colons sur dix vivent à la campagne et cultivent la terre. Certes, il existe de grands propriétaires qui possèdent des milliers d'hectares. Mais l'espace disponible est immense : n'importe qui peut acheter une superficie qui fournira le nécessaire. La société est fluide : ce qui compte, c'est moins un titre de noblesse que l'argent amassé par le travail ou la spéculation. Pour les plus démunis, il reste la possibilité de remonter les vallées, de pénétrer un peu plus vers l'intérieur, de s'installer sur la Frontière, à l'extrême limite de la zone habitée par les Blancs : ici la terre se conquiert sur*

*les Indiens tout autant que sur la nature. Or, la plupart des fermiers pratiquent une agriculture de subsistance; les rapports avec le monde extérieur les préoccupent peu et moins encore, les règlements mercantilistes.*

### **Planteurs et marchands**

*Les marchands du Nord et les planteurs du Sud raisonnent autrement. Dans le Sud, en effet, dominent les cultures destinées à l'exportation. A côté du riz et de l'indigo, la plus importante est le tabac, dont la Virginie et le Maryland, les deux principaux producteurs, expédient en Angleterre de 25 à 30 000 000 de livres par an à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, de 50 à 55 000 000 de livres au cours de chacune des cinq années qui précèdent la proclamation de l'indépendance. La métropole satisfait ainsi ses besoins intérieurs et réexporte le reste à bons prix. Les planteurs, il est vrai, vivent dans l'incertitude : la nature, et non le mercantilisme, fait naître tantôt la pénurie tantôt la surproduction; les sols s'épuisent vite, ce qui suppose l'acquisition de nouvelles terres un peu plus à l'ouest et des investissements permanents; les esclaves sont, du moins le croit-on à l'époque, indispensables et leur nombre est une condition nécessaire pour augmenter la production. L'endettement est inévitable, d'autant plus que les planteurs ont adopté un genre de vie dispendieux. Les contemporains en témoignent :*

Les planteurs de tabac vivent plus que les autres colons d'Amérique comme des gentilshommes fortunés. Ils sont disséminés dans la campagne, faisant faire leur travail par des esclaves qui sont abandonnés aux surveillants. Les maîtres vivent les uns par rapport aux autres dans un état d'émulation quant à leurs habitations, leur ameublement, les vins, leur vestimentation, les divertissements, etc., à tel point qu'il est surprenant, non pas qu'ils n'étendent pas leurs exploitations, mais qu'ils soient capables de les conserver [...]. On parle beaucoup ici de la pauvreté des



L'indépendance américaine a deux cents ans.

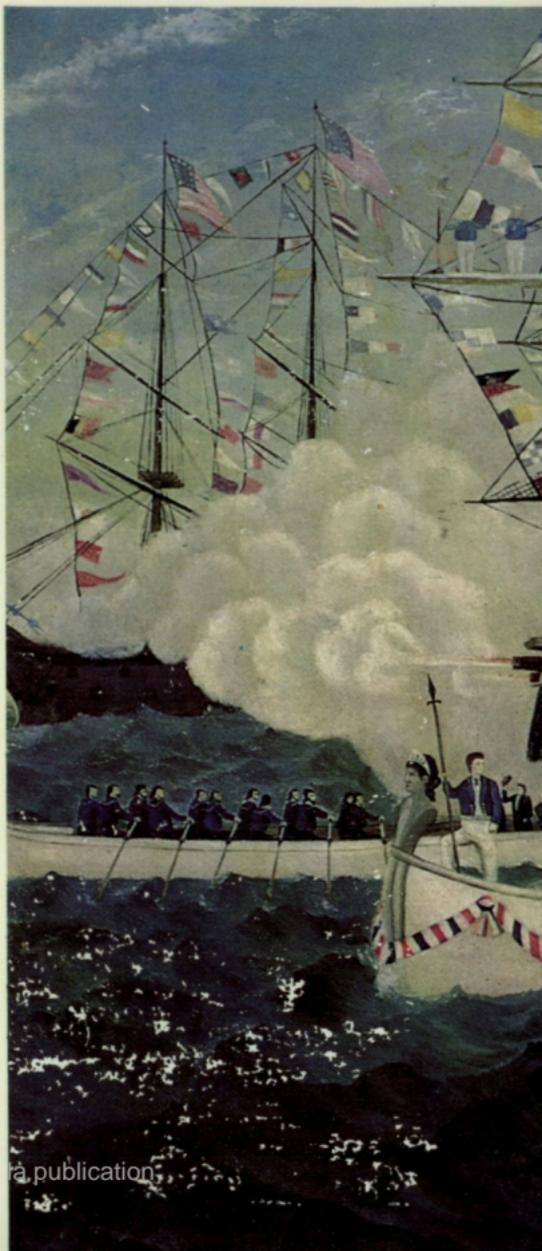
Mais elle ne cesse pas d'inspirer, à travers toutes les vicissitudes, le rêve et le messianisme d'une nation qui veut être encore « le meilleur espoir du monde ». Pragmatique et inspirée tout ensemble, la Révolution américaine est d'abord une prise de conscience collective : une communauté d'hommes définit et revendique ses droits contre l'arbitraire.

Mémoires, lettres, journaux et actes officiels, rassemblés par André Kaspi, racontent la naissance d'une nation qui invente sa propre histoire.

Mais ce retour aux sources doit aider à comprendre la sensibilité américaine d'aujourd'hui. Deux siècles après, l'esprit de 1776 souffle encore.

**a** ARCHIVES  
GALLIMARD  
JULLIARD

*Collection d'inédits  
au format de poche.*



Extrait de la publication

